NOTES ET FAITS

Le recteur de l'église Shakspeare, à la suite d'une quête qui avait été faite dans l'église, prit une poignée de cents américaines et les offrit à ceux qui les avaient données.

Inutile de dire que personne ne se présenta pour réclamer son sou.

L'administration des Postes de Washington a décidé de placer sur chacun des wagons desservant les districts ruraux, des signaux très apparents afin de faire connaître aux fermiers le long des voies ferrées les renseignements recueillis par le bureau météorologique central sur les probabilités du temps.

De cette manière, quand une tempête sera annoncée, les cultivateurs pourront prendre à temps toutes les précautions préalables.

Il n'assez longtemps que le chapeau anglais triomphe sur toute la ligne, pensent les Américains. Il faut le détrôner, le remplacer par le chapeau américain, qui bientôt conquerra le monde.

Et un nouveau trust vient de se constituer à New-York entre les principales manufactures de chapeaux en vue de faire concurrence au le commerce d'exportation de chapeaux anglais.

Le nouveau trust a un capital de 25 millions de dollars.

On croit, communément, que le fait de tracer une croix au lieu de signature est une suite de la fréquente ignorance de nos aïeux qui, en assez grand nombre, ne savaient pas signer. Il n'en est rien, car, au moyen-âge, l'usage de ce signe n'était point limitée aux personnes illettrées. Très fréquemment les personnes lettrées, après avoir écrit un nom sur un acte, le faisaient suivre de la croix, qui étaient considérée comme une déclaration de bonne foi de la part du signataire. Cette déclaration était même exigée, dans bien des cas et notamment dans les actes très importants.

L'empereur Justin avait, d'ailleurs, donné, par décret à ce signe la valeur d'un serment.

Un commissaire de police de Neubourg, homme de principes—et d'idées—voulant réfréner les abus de la mendicité, s'est avisé d'un moyen assez ingénieux.

Un mendiant arrive-t-il dans la localité de Neubourg ? Avant de faire sa tournée dans la ville, il doit solliciter l'autorisation du commissaire ; celui-ci, en échange de ses papiers et après vérification des infirmités qu'il peut avoir, lui remet un bâton d'une forme particulière ; ce bâton, ce sera son certificat, une sorte d'attestation établissant qu'il est digne d'intérêt et qu'on peut lui donner.

Cette mesure, qui a le mérite d'être peu coûteuse et d'une application facile, pourrait être utilement adoptée par un grand nombre de villes, où la mendicité s'étale d'une façon absolument éhontée.

Après les mœurs de la table, voici que se rappellent à la mémoire distraite des hommes de notre temps les préceptes que les vieilles corporations germaniques inculquaient à leurs apprentis, il y a quatre cents ans. Il en est de fort jolis, d'autres sont encore d'un usage actuel dans le milieu simple et patriarcal que l'on dit être l'Allemagne du moyen âge.

Un conseil, entre autres, pris au hasard :

« Si tu tiens à une cliente, tâche de lui inspirer confiance. Dis-lui qu'elle est bien faite du corps et que tu éprouves de la satisfaction à sa vue ; elle sera charmée et tu seras assuré de lui vendre facilement tout ce que tu voudras, surtout si elle est laide et marquée de verrues ».

Ce marchand-là connaissait quelque peu l'éternel féminin.

Alphonse Karr, le grand romancier français, avait souvent le mot pour rire.

Un jour, il raconta l'histoire du « Monsieur qui veut se faire faire un paletot. »

Le bon homme fait venir son tailleur :

—Voici telle qualité de drap que j'ai acheté, vous m'en ferez un pardessus.

—Mais, monsieur, il n'y aura jamais assez d'étoffe ; d'ordinaire, vous m'en donnez beaucoup plus.

—C'est possible, mais j'ai un ami qui est juste de ma taille et qui m'a assuré que son tailleur ne lui en demandait pas davantage. Voulez-vous m'expliquer pourquoi ?

Le tailleur réfléchit un moment, puis avec naïveté :

—C'est que sans doute, monsieur, le tailleur de votre ami a un fils qui est plus petit que le mien.

Un journal sérieux de Londres publie la pièce poétique suivante « traduite de l'anglais en français ! »

Vérité Ne Marche Pas

Tu cache, O Vérité, ton visage sombre
Et éfarouché dans l'effrayant ombre
Que jettent tes cheveux ébourlés sur ton front
Glacé de cristalle blanc. Tes yeux profonds
De mystère brillent ; parfois hésite le son
De ton haleine précieuse que de tous temps
Les inspirés s'efforcent d'entendre toute vie.
Cacheuse timide dans les ténèbres ! Mais si
S'avance d'armure de gloire étincelante
Trionfant, le chevalier noble de l'âme,
Vers toi où tu reste seule t'abritante, calme
De la foule lourde, faible et insouciant ;
Donc ton voix d'or, s'éclate pour cet esprit
Victorieux et saint—époux benit

Pour traduire—comme disait Alphonse Karr—il ne suffit pas de retirer quelque chose d'une langue ; encore faut-il le mettre dans une autre ! C'est ce que ce brave pseudo-traducteur n'est évidemment pas parvenu à faire.

Le fait suivant qui est relaté longuement dans de Mémoires du premier Empire, est-il connu ?

En l'an 1805, lorsque Vienne se rendit aux troupes françaises, Haydn vit un détachement de soldats se diriger vers sa maison.

Il descendit avec appréhension, ouvrit sa porte et demanda ce qu'on lui voulait.

—Nous cherchons, dit le lieutenant qui commandait le détachement, la maison du compositeur Haydn.

—Eh bien, monsieur, que peut-il vous avoir fait ? Que lui demandez-vous ?

—Nous venons, monsieur, lui offrir une garde d'honneur ; le domicile de cet homme célèbre doit être respecté, les lois de la guerre protégeront un si beau génie, et c'est en l'honorant, que le soldat français ennoblira sa conquête !

Après cette courte harangue, la garde d'honneur s'établit à la porte d'Haydn ; et tous les jours, quand on venait la relever, quelques musiciens français jouaient les airs les plus connus de ce grand compositeur.

S.A.R. le duc d'York, aime, après un bon repas, à fumer un bon cigare.

La cargaison qu'il avait emportée à bord de l'*Ophir*, pour lui et sa suite, fut vite épuisée ; et craignant de ne pouvoir en trouver à son goût, pendant le cours de son voyage, il télégraphia qu'on lui en expédiât au Canada.

Dix mille cigares furent donc chargés à bord de la *Lusitania*, enfermés soigneusement dans des doubles caisses scellées du sceau royal ; c'eût été un trésor qu'on n'aurait pas pris plus de précautions ; il est vrai que chaque cigare coûtait 70 cents. Les caisses étaient adressées à la citadelle de Québec, où elles devaient rester jusqu'à l'arrivée du duc, et, dans la crainte que ces bons cigares ne tentassent l'équipage du navire, les caisses furent soigneusement placées à l'arrière du bateau, verrouillées derrière un lourd bordage.

Malheureusement, la *Lusitania* fit naufrage sur la côte de Terre-Neuve. Quand les insulaires apprirent que les cigares royaux faisaient partie de la cargaison, ils ne quittèrent plus la côte, dans l'espoir que la mer rejeterait quelques-uns des caisses ; déjà, dans leurs rêves, les fumeurs se voyaient fumant des cigares à 70 cents pièce. Mais leurs rêves ne se réalisèrent pas.

Des plongeurs, après plusieurs semaines de travail parvinrent à retrouver 7,000 cigares intacts, sur les 10,000.

Les cigares naufragés puis sauvés, auront sans doute, une saveur toute particulière.

Le voyage de l'empereur de Russie en France remet sur le tapis l'origine et le sens de ce titre de *tzar* qui a remplacé celui de grand-duc de Moscovie, que portaient les prédécesseurs de Pierre-le-Grand.

On est généralement d'accord aujourd'hui pour écarter l'idée que le mot *tzar* est une corruption du mot de *César*, qui est devenu le titre générique des empereurs romains et d'où dérive le titre de *kaiser* des empereurs allemands. Il y a contre cette étymologie un fait très caractéristique, c'est que lorsque Pierre le Grand voulut, en 1721, prendre la qualification d'empereur, il éprouva une vive opposition de la part de la cour de Vienne, qui refusait de voir dans le mot *tzar* l'équivalent de la *majesté césarienne*.

Dans la longue énumération des pays et des provinces qui sont sous la domination de l'empereur de Russie, énumération qui précède les actes émanés du souverain, le titre de *tzar* est spécial à certaines contrées : l'empereur et autocrate de toutes les Russies est *tzar* de Kasan, *tzar* de Pologne, *tzar* de la Chersonèse Taurique.

Le mot *tzar* n'est que l'équivalent du mot *roi*. C'est un mot qui appartient à la langue esclavonne, et qui se retrouve, avec un sens analogue, dans les antiques langues du Nord. Les étymologistes le font remonter encore plus haut. Ils prétendent qu'il dérive de la syllabe *sar* ou *zur* qui, dans les dialectes assyro-chaldéens, désigne le souverain, le chef.

A ce titre, le *tzar* aurait des prédécesseurs qui s'enfonce bien plus avant dans l'antiquité que les Césars romains. Les Auguste, les Trajan, les Marc-Aurèle, sont des modernes à côté des *Salmana-zar*, des *Nabuchodona-sar*, des *Nabupala-zar*, qui appartiennent aux temps bibliques et dont les titres et les monuments viennent à peine de reparaitre au jour.

On raconte une curieuse histoire dont Rouget de Lisle fut le héros dans son enfance.

Il était, on le sait, fils d'un avocat royal à Lons-le-Saunier.

Un après-midi d'été, le jeune Rouget, trouvant ouverte la porte de l'habitation paternelle, en profita pour aller faire un tour au dehors, sans que personne le vit s'esquiver, à l'exception de César, le chien familier de la maison.

Or, au même moment venaient à passer deux bohémien aux allures suspectes et à la face patibulaire. Ils aperçoivent l'enfant et, frappés de sa gentillesse, de l'élégance de sa mise, se regardent et se comprennent. Justement la rue était déserte, un enlèvement paraissait facile.

La femme se précipite vers l'enfant, le saisit, l'enferme dans son tablier et rejoint son compagnon : tous deux vont s'éloigner en toute hâte ; mais le petit Rouget de Lisle pousse des cris terribles qui attirent l'attention de César ; le brave chien, reconnaissant la voix de son petit maître, accourt, bondit sur les deux bohémien, attrape la femme au mollet de si belle manière qu'effrayée, poussant des hurlements de douleur, elle lâche l'enfant qui tombe heureusement sans se faire de mal. Les domestiques, les parents du pauvre petit accourent et le délivrent ; le couple est appréhendé et livré à la maréchaussée.

Qui sait pourtant ce qu'il fût advenu sans la vigilance et l'intelligente intervention du fidèle César ? Sans doute, le fils de l'avocat du roi eût été pour jamais ravi à ses parents, à sa patrie et à l'histoire, et la « Marseillaise » n'eût pas fait le tour du monde, chantée sur tous les champs de bataille par les soldats français victorieux.

A la campagne.

—Les melons ! vous connaissez l'adage : il faut en essayer cinquante avant d'en rencontrer un bon.

—Comme pour les députés, quoi !